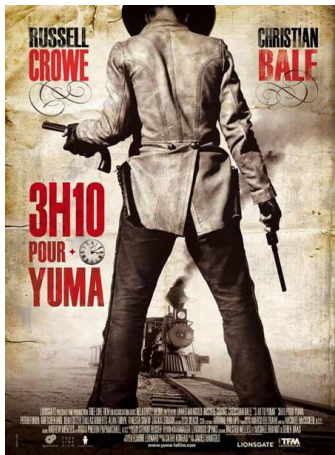


"ECRAN ECLAIR"  
LA CHRONIQUE CINEMA DE BERNARD MEDIONI

Mes hommages à notre Romane au ramage sans ratage et bonjour à vous, auditeurs des samedis à malice. Sitôt quitté 10 000 BC, changeons de calendrier et d'arithmétique avec *3h10 pour Yuma*, sorti depuis mercredi dernier.

Il était une fois dans l'Ouest. Afin de renflouer ses finances et de restaurer l'estime de son épouse et ses deux enfants, un cultivateur aux abois accepte d'escorter **Ben Wade**, un dangereux scélérat mis en arrestation, jusqu'à la gare de Contention. Le triste sire doit en effet monter à bord d'un train pour Yuma, où il aura à répondre de ses actes ignominieux devant un tribunal. Débute bientôt une chevauchée semée d'embûches et de périls, sous le signe des tensions, des tentations ou des tractations. Et notre fermier d'apprendre à ses dépens que les infinis cramoisis cachent parfois des horizons funèbres...



Seconde version d'un film homonyme tourné en 1957 par **Delmer Daves**, qui opposait un **Van Heflin** incorruptible à un perfidieux **Glenn Ford**, le long métrage de **James Mangold** a fière allure. Sa réalisation ample et ardente transfigure ainsi les cavalcades effrénées comme les fusillades échevelées. Y palpite la nostalgie des westerns d'antan, avec ses shérifs chétifs, ses débauchés fantastiques, ses primes et défis ou ses déserts envoûtants pour sorcières de sachems.

Ajoutons qu'il bénéficie d'une interprétation imposante, grâce au subtil **Christian Bale**, expert ès dualité habitée, et à **Russell Crowe**, d'un aplomb avantageux en placide sulfureux. Pareille épopée exalte en outre de nobles valeurs, comme la constance, la bravoure et l'intégrité, l'histoire magnifiant la thématique du seul contre tous. Une narration trapue et une atmosphère tendue forcent enfin l'intérêt.

Cependant, un tel spectacle dilate le temps de la chevauchée et réduit à sa plus simple expression le huis clos de la version initiale, gagnant en énergie ce qu'il perd en tragique. De plus, la fiction déploie ça ou là une violence parfois superflue. Notons par ailleurs que les différents protagonistes ont égaré ici tout pittoresque, au risque de faire triompher un réalisme desséchant. L'épilogue a surtout le malheur de sombrer dans l'invraisemblance la plus aveugle, le fripon adoptant un comportement abracadabrant, au nom d'un prétexte en tous points extravagant.

A ce propos, nous avons interrogé les occupants d'une diligence attaquée par les Indiens, afin de connaître leurs sentiments. (Sur l'air de *Géronimo*, composé par les **Shadows**) : "Que pensez-vous de cette œuvre, Juge **Brewster Sböll** ? / (extrait d'une chanson interprétée par **Julien Clerc**) : Moi, je pense à la rabadabadabada cavalerie. / Donnez-nous votre avis, **Prunella**, qui chantez tous les soirs dans un saloon. / Ecoutez, vous avez mal choisi votre moment ; au demeurant, je trouve que l'effritement du logos n'avait pas trouvé meilleure illustration depuis *L'année dernière*

à *Marienbad*. / Et vous, grand chef **Busard bizarre**, acharné à persécuter ces malheureux ? / Hug ! Spectacle corpulent comme bison farouche mais scénariste a pris eau de feu pour écrire dénouement. / Vous paraissez le plus à même de lui voler dans les plumes."

Alerte, altier mais altéré in fine, *3h10 pour Yuma* décroche un quatorze. Le long métrage ne manque en effet ni de souffle, ni de dextérité mais de lyrisme. D'autre part, il enrichit l'histoire initiale sans parvenir pour autant à la transfigurer, car le légataire trahit sporadiquement son donateur, en jouant sur la surenchère et en troussant un final absurde. Saluons néanmoins cette audacieuse tentative ferroviaire de ressusciter le western, quoi qu'elle en égare le charme. Un train vaut mieux qu'adieux, même s'il tue l'aura.

A la semaine prochaine ; je vous embrasse.